

Rossel de la consécration, pour Eugène Savitzkaya

► A 60 ans, et après une œuvre entamée au début des années 70, le poète et romancier belge accède à la reconnaissance.
► Le jury salue une écriture en état de grâce.

Le prix Rossel 2015 a été décerné hier midi à Eugène Savitzkaya, pour son roman *Fraudeur*, paru aux éditions de Minuit.

Pour le jury du Rossel, présidé par Pierre Mertens et composé de Jean-Claude Vantroyen (*Le Soir*), Thomas Gunzig, Michel Lambert, Ariane Le Fort, Isabelle Spaak, Jean-Luc Outers ainsi que de deux libraires (Luca Ruffini Ronzani, de la librairie du Centre, et Enrico Vaccari, de Tropismes), le choix était complexe, certains auteurs en lice étant des valeurs confirmées, comme Eugène Savitzkaya, d'autres faisant ici leurs débuts

de romanciers (Gérard Mans, Juan d'Oultremont). On sait que le Rossel a souvent cherché à privilégier la découverte littéraire sur la consécration d'un auteur. Ce fut le cas l'an dernier avec Hedwige Jeanmart, comme en 2011 avec Geneviève Damas ou en 2010 avec Caroline De Mulder.

Le choix de Savitzkaya, dont l'origine de l'œuvre littéraire remonte aux années 70, d'abord par la poésie, ensuite par le roman, rompt avec la tradition des dernières années. C'est un signe réjouissant de la part du jury, qui prouve par ce choix qu'il n'est pas prisonnier de ces traditions, voire de ces modes, et est capable, le cas échéant, de reconnaître le talent d'un romancier confirmé. Or, *Fraudeur*, c'est l'évidence éclatante d'un grand style, puisant une forme de spiritualité dans le rapport qu'entretient son héros avec les parfums primitifs et les senteurs animales de la terre-mère.

Fraudeur raconte l'histoire d'un garçon de 14-15 ans, dont l'univers est celui de la nature, des sensations, des goûts, de l'odeur du foin à la douceur des plumes de poitrine des poules. Ses pensées s'échappent parfois de la Hesbaye pour s'ancrent à l'Est, où sont nés ses géniteurs, où l'on parle vodka, sauna, pirojki.

Si le roman de Savitzkaya n'y a pas fait l'unanimité (six voix pour, trois contre), la majorité des jurés, sous le charme, en vantent les qualités de style. « Une écriture en état de grâce », s'emballe l'un. « Un roman visionnaire dans la restitution du monde de l'enfance », enchaîne l'autre. Un troisième rappelle que ce roman, qui célèbre le retour de Savitzkaya à l'écriture, après une décennie de silence romanesque, n'apporte rien de plus que ce que nous ne savions déjà sur lui. En cela, ce Rossel ressemblerait à un prix pour l'ensemble de son œuvre. ■

NICOLAS CROUSSE

LIVRES « Fraudeur » est pour le jury le livre belge de l'année le lauréat « Je l'ai faite seul, mon initiation au monde... »

EN IRENIEN

D'aucuns lui ont fait une réputation d'ours, peu abordable, qui serait reclus dans une tanière d'écrivain compliqué. Or, Eugène Savitzkaya est un homme doux et bienveillant, lorsque nous le rencontrons, ce mardi midi dans la nouvelle brasserie sous la maison Rossel, alors qu'on vient une heure plus tôt de lui apprendre la nouvelle de son prix.

Êtes-vous sensible à ce prix, qui vient tard dans votre trajectoire littéraire ?

Mais oui. Je ne pense pas que je cours les prix. Je ne fais rien pour. Mais c'est un joli prix, accordé par une institution belge.

Le Rossel a souvent récompensé des jeunes écrivains. Vous êtes un contre-exemple ! Mais oui ! Je pensais d'ailleurs que c'était unique-

ment pour les jeunes. Et comme je ne l'avais pas eu jeune, je me disais que c'était fini.

Comment expliquer cet enthousiasme ?

Je ne sais pas trop... Je crois que ce livre est accessible à un grand public. Ce n'est pas très compliqué comme écriture. Je n'ai pas fait vraiment d'expérimentation linguistique.

Vous revenez à l'écriture romanesque, après une dizaine d'années de silence...

Je n'ai pas publié pendant dix ans chez Minuit, mais j'ai publié ailleurs, comme chez Didier Devillez, mon galeriste, puisque je peins et dessine aussi. Je n'ai pas arrêté, durant tout ce temps. J'ai par exemple fait une pièce de théâtre, qui a été créée à Li-

moges, avec la compagnie Transquinquennial. C'est par contre un retour au roman, oui. J'avais promis à Irène (Lindon, directrice chez Minuit - NDLR) un livre en format roman, en forme de conte russe. J'y travaille, d'ailleurs, mais ça prend du temps. Ce livre-ci, c'est un peu le prolongement de Fou trop poli, ou de Fou civil.

D'où vient « Fraudeur » ?

J'ai voulu me remémorer des lieux précis, inscrits dans la région de la Hesbaye. Je voulais suivre l'itinéraire d'un jeune homme, à travers un territoire archi-connu, en tout cas que je moi je connais parfaitement, dans le moindre détail. L'écriture m'a rappelé ce

territoire, avec les possibilités diverses qu'il offrait : paysage agricole ou paysage structuré, tombes ou parc du château... C'est un territoire de jeu que je connais très bien.

Ce territoire de l'enfance est parcouru de sens, de parfums, d'odeurs fortes...

J'ai une assez bonne mémoire. Une mémoire auditive, mais surtout olfactive. Il suffit que je me remémore un fumier ou un silo pour les betteraves, et tout revient.

L'odeur particulière des raffineries de sucre, où l'on cuit la betterave, l'odeur des châtaignes qui se répand en automne... tout ça c'est très précis pour moi. Je pense que ce qui manque beaucoup aux jeunes aujourd'hui, auxquels je pense souvent, c'est un rite de passage. Quelque chose qui fasse franchir un moment fragile de la vie. Un passage vers la vie des adultes. Et ça, ça se prépare. Moi, je l'ai faite un peu seul, mon initiation au monde.

Pourquoi votre roman porte-t-il ce titre de « Fraudeur » ?

Ça aurait dû s'appeler Fou fraudeur. Mais Fraudeur est plus net. Pourquoi ? C'est par

rapport à cette ambiance de fraude généralisée, à haut niveau, dans les Etats, parmi les gouvernements... Je trouvais que c'était d'actualité. Sauf que ma fraude à moi est minuscule. C'est une fraude de matériau difficile à toucher, à négocier, à traduire en richesse.

Vous dites « ma fraude à moi ». C'est donc votre histoire, ce livre ?

C'est l'histoire, je dirais, d'une fratrie, d'un village avec des amis. Alors j'ai pris les choses que je connaissais. Et j'en ai ajouté d'autres, qu'on m'a racontées. Quand je parle de Russie, je parle de choses qui m'ont été transmises.

« Fraudeur » ne peut cacher vos racines russes !

Bien sûr ! Et d'ailleurs, je porte officiellement le nom de ma mère. J'ai l'impression de toujours un peu porter le flambeau de ma mère. Son étendard. Plutôt que de mon père.

Êtes-vous comme de nombreux Russes de Belgique, très attaché à vos origines – ici maternelles ?

Je suis attaché au territoire russe. Aux gens, aussi. J'ai cir-

culé un peu hors des circuits traditionnels. J'ai très peu vu Moscou. Mais les villages tout autour, ou en Sibérie du côté du lac Baïkal, ça oui ! J'y ai rencontré des gens extraordinaires, d'un accueil et d'une générosité incroyables. J'ai vécu avec des villageois dans des conditions difficiles, parce que c'était peu de temps après la perestroïka. Il manquait de tout. Il y avait de l'errance, beaucoup de gens dans l'alcool. Ça avait un côté terrible, et en même temps ceux qui accueilleraient un voyageur comme moi considéraient ma démarche comme sacrée, parce que je revenais aux racines. Pour eux c'était extraordinaire. Beaucoup d'éléments de ce que j'ai vécu là-bas sont dans le livre. Mais seront aussi dans le suivant, qui sera vraiment le livre du trajet à travers les territoires. Ce sera un roman en forme de conte russe, avec des personnages mi-hommes, mi-animaux, traversant des contrées étranges.

À qui voulez-vous dédier ce prix ?

Jacques Izoard, mon maître en poésie. ■

**Propos recueillis par
NICOLAS CROUSSE**